



HAL
open science

Rouen en noir et blanc

Estelle Riquois

► **To cite this version:**

Estelle Riquois. Rouen en noir et blanc. Villes dans le noir, IREC, Feb 2007, Montpellier, France. hal-03137691

HAL Id: hal-03137691

<https://hal.science/hal-03137691>

Submitted on 25 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ROUEN en noir et blanc

Introduction

Longtemps haut lieu de l'édition française, la ville de Rouen a été choisie comme décor de roman par de nombreux auteurs du 19^e et du 20^e siècle. Depuis quelques années, le *polar*, genre noir par excellence, s'est également emparé de cette ville et quelques crimes de papier ont été commis dans son double fictionnel.

Dans ces romans, l'auteur fait le choix de placer ses personnages, son intrigue dans une ville réelle. Or ce choix n'est pas anodin. Le regard de l'écrivain n'est pas neutre et va transformer la ville originelle, en produisant une nouvelle vision de celle-ci, nécessairement éloignée de la réalité et de ce que peuvent ressentir ses habitants. Imprégnée par les souvenirs ou le ressenti de l'auteur, orientée pour les besoins de l'intrigue, la description ainsi obtenue crée un décor à part entière, librement inspiré de la ville réelle. Lorsqu'il est exploité de la sorte, ce décor peut prendre une place importante et le lecteur ne choisit plus seulement le sujet du roman, le cadre de l'intrigue peut aussi l'intéresser. Il n'est plus une simple image ou un contexte mais peut devenir un personnage à part entière, agissant sur la narration.

Le traitement de la ville n'est cependant pas égal selon les genres policiers. L'écrivain peut répondre à la demande d'un éditeur ou s'inscrire dans une collection où la mise en avant du lieu de l'intrigue représente un argument de vente. Il est possible alors que la ville redevienne un simple paysage. Afin de différencier quelques modalités d'usage de la ville, nous distinguerons trois types de romans qui exploitent différemment le choix du décor réel.

A partir d'un corpus de descriptions de la ville de Rouen extrait de différents romans policiers, nous observerons ces usages, tout en nous interrogeant sur ce qu'ils révèlent. En effet, le *polar*, par son caractère sombre, amène à penser que la ville l'est également. Quels sont alors les lieux sélectionnés par les auteurs pour développer leur intrigue ? Il est envisageable que certains lieux puissent paraître criminogènes, tandis que d'autres ne seront jamais exploités. Jean-Noël Blanc proposait en 1991 une classification des lieux du roman policier dans son ouvrage *Polarville* (Blanc 1991). Nous comparerons le relevé des lieux rouennais avec cette typologie afin de voir dans quelle mesure une ville comme Rouen peut produire ses propres lieux du crime.

La littérature classique a elle aussi choisi Rouen pour y placer quelques scènes de romans célèbres comme *Madame Bovary* de Gustave Flaubert ou *Bel-Ami* de Guy de Maupassant. Plus récemment, Michel Houellebecq lui consacre quelques pages dans *Extension du domaine de la lutte*. Le traitement de la ville de Rouen par ces auteurs nous permettra de mesurer l'influence que la ville exerce sur le roman en général, par comparaison entre les lieux sélectionnés dans les deux genres, la littérature noire du roman policier et la littérature blanche du roman classique.

Nous terminerons en évoquant le lecteur, élément indispensable qui fait vivre le texte et qui l'actualise. Nous nous interrogerons sur la réception de ces textes et sur les réactions qu'ils peuvent susciter chez des lecteurs rouennais et non rouennais.

1. Le polar régionaliste

Choisir d'observer la présence d'une ville comme Rouen à travers le roman policier, c'est sous-entendre qu'il peut exister un lien entre ce genre romanesque et la ville en général. Claude Mesplède, dans son *Dictionnaire des littératures policières* évoque la « Ville pourrie » comme « l'un des thèmes majeurs du roman noir américain » des années 1920 à 1950, où « la ville est tombée entre les mains de politiciens véreux qui, avec le soutien actif d'une police corrompue, utilisent le pouvoir dont ils ont été investi pour leurs intérêts personnels et ceux de la mafia locale » (Mesplède 2003 : 834). Le roman agit pour dénoncer cette perversion de la société et pour dévoiler les agissements secrets de ces notables corrompus.

Ce thème est toujours présent en France et connaît un certains succès sous la forme de romans policiers dont l'ancrage géographique peut être utilisé à des fins publicitaires. Ces romans sont désignés sous l'appellation *polar régionaliste* que définit Jean Tulard dans son *Dictionnaire du roman policier*. Pour lui, ce type de *polar* « s'attache à peindre une région » tandis que le *néopolar* choisit plutôt les banlieues. Il faut le distinguer du « roman provincial » qui peint « les mœurs de petites villes avec notables chargés de lourds secrets. [Dans le *polar régionaliste*] La région est un décor, mais qui a son rôle dans la tragédie » (Tulard 2005 : 613).

De nombreuses appellations coexistent, comme *polar régional* ou *régionaliste*, *polar à racines*, *polar local* qui désignent des livres dont l'éditeur est situé dans la région décrite. Il est possible de trouver également *polar touristique* ou *de terroir*, aux connotations davantage

négatives et qui désigne plus souvent des romans dont l'éditeur n'est pas obligatoirement situé dans la région décrite mais qui exploitent cette localisation de l'intrigue en la mettant en avant sur la couverture ou sur un bandeau publicitaire. Elle peut alors devenir un décor, presque accessoire et souvent interchangeable.

Nous conserverons ici les appellations « roman provincial », « polar régionaliste » et « polar touristique » pour désigner les trois types d'exploitation de la ville que nous distinguerons. Dans le second, le lieu d'édition apparaît comme l'élément principal de définition, auquel s'ajoute le mode de traitement de la ville.

Ces trois types se positionnent ensuite dans un schéma où le roman provincial, édité par un éditeur national, peut être placé à une extrémité (il est d'ailleurs notable que Jean Tulard utilise le terme « roman » et non « polar » pour désigner cet ensemble dans son *Dictionnaire*), tandis que le polar touristique, où la ville est un prétexte, occupe le point opposé. Le polar régionaliste est dans une position intermédiaire, tendant parfois vers une répétition stéréotypée de romans du même genre et d'autres fois vers des formes plus originales qui exploitent réellement le décor.

L'appellation « régionaliste » ne correspond pas ici à un découpage géographique strict mais semble plutôt désigner, au niveau de l'édition, une zone de distribution des livres. Les maisons d'édition régionales présentent ainsi fréquemment un catalogue portant sur plusieurs villes de leur région. Ainsi, en Normandie, les éditions Charles Corlet proposent des romans se déroulant à Houlgate (*Pêches macabres à Houlgate*) Cherbourg (*Une balle pour rien à Cherbourg*) ou Alençon (*Crime pur sang à Alençon*), comme à Rouen (*Mon cadavre s'enroue en Rouen*), au Havre (*Mon cadavre se navre au Havre*) ou à Yvetot (*Mon cadavre se lève tôt à Yvetot*). Les romans se déroulent principalement dans ces villes mais peuvent s'en éloigner pour explorer les environs, comme le commissaire Limard, héros de Jean Calbrix, dont le commissariat est situé à Yvetot mais qui se rend régulièrement au Havre ou à Rouen pour ses enquêtes. La ville n'est plus entendue, dans ce cas, comme le lieu urbain qui se définit habituellement par le nombre de ses habitants. Elle devient le lieu où s'exerce le pouvoir, grande ville dans la plupart des cas, mais pas obligatoirement.

Voici trois exemples de romans qui appartiennent aux trois catégories que nous venons d'évoquer. Comme on peut le voir, ces différents ensembles sont fréquemment identifiables dès la couverture des livres, utilisant un paratexte assez codifié, conformément à ce qui est la règle pour les romans paralittéraires. Le roman de Martin Gouesse indique ainsi sa localisation géographique de manière forte, en plaçant Rouen à l'amorce de son titre, tandis

que la collection « Noir Urbain » des éditions Autrement précise la ville décor du roman dans la mention de la collection. Au contraire, *La Main morte* de Philippe Huet, édité par Le Livre de poche, ne mentionne pas la localisation du roman.



Roman provincial



Polar régionaliste



Polar touristique

La distinction qui s'opère entre les romans édités au niveau national et leurs semblables édités localement, ainsi qu'entre ceux qui mettent en avant leur ancrage géographique et ceux qui ne le font pas, laisse à penser que leur statut n'est pas égal. De même, certains forums Internet portant sur le roman policier témoignent de cette différence de traitement qui s'oriente nettement en faveur du roman provincial. Citons pour exemple le forum de discussion du site <http://www.polarnoir.fr> qui prend position en faveur du polar régional et s'interroge sur ce statut inférieur attribué à un type de polar dont l'intérêt est justement dans sa localisation forte.

Le traitement de cette localisation est au centre de la discussion portant sur le polar régionaliste. Il ajoute en effet une dimension à la lecture du roman policier. Comme le dit Cécile Anne Sibout (2006) à propos des romans normands : « Lire un roman policier régionaliste, c'est en effet non seulement s'offrir un moment de détente, et même parfois de réel plaisir littéraire, mais c'est aussi, de façon inattendue et séduisante, revisiter la Normandie » (Sibout 2006 : 95-96). Toutefois, cet aspect ne doit pas faire oublier la critique principale qui leur est faite, qui porte justement sur les paysages qu'ils décrivent. Certains de ces romans donnent en effet à lire des descriptions qui peuvent justifier cette position inférieure. Les lieux évoqués sont parfois décrits de façon succincte, quand ils ne sont pas simplement nommés. Le travail d'écriture et de mise en forme de la description (qui a

longtemps été considérée comme la marque de fabrique de la littérature classique) est donc assez différent d'un type de roman à l'autre, mais le lectorat attendu pour ces romans est également de deux ordres différents.

Dans le cas du polar régionaliste, la petite taille de l'éditeur et sa localisation, notamment, entraînent une diffusion en général limitée à une zone géographique précise. Cela peut lui conférer l'image d'un roman prétexte à l'évocation de lieux particuliers. Et effectivement, comme le lecteur est proche des décors réels, les descriptions pourront sans doute faire l'économie de certains détails. Mais cela sous entend également que la lecture de ces romans n'est pas possible dans une autre aire géographique, où le lecteur ne peut pas se référer au lieu réel pour suppléer aux lacunes du texte.

Le polar régionaliste et ses descriptions ne seraient donc pas généralisables, l'universalité étant alors l'apanage du roman édité à un niveau national, du roman provincial par exemple.

Si nous comparons les deux extraits suivants de descriptions de rues et de maisons rouennaises, nous observons en effet deux modes de construction du décor assez différents :

«Limard arriva en vue de la Grande Poste et tourna à droite dans la rue des Bons-Enfants. Des maisons au crépi blanc dans des colombages acajou flambant neufs avaient l'air de soutenir d'autres maisons délabrées, croulant sous le poids des ans. Le 104 était une bâtisse des plus vétustes, sans âge et sans caractère » (Calbrix 2002 : 73-74).

« Le trottoir se mit à danser sous ses yeux, les lampadaires, bas, trapus, refaits à l'ancienne, clignotèrent comme des étoiles. La rue s'offrait en un boyau étroit, encaissé entre façades à pans de bois et colombages. Tout était de travers, de guingois. Les murs avaient de bizarres renflements, semblaient se rétrécir, se rejoindre là-haut, sous les toits. Il y avait là, tout près, perdu dans la brume, un château hanté, comme un décor de bande dessinée ou de conte de fées... » (Huet 1994 : 186).

Dans le premier exemple, l'auteur s'adresse clairement à un lecteur local qui connaît la ville. Le nom des rues permet au lecteur de retrouver *in situ* les lieux décrits et l'auteur ne s'attarde pas sur la Grande Poste ou la rue des Bons-Enfants, deux repères sans ambiguïté pour les habitants de Rouen. Le périple du personnage peut quasiment être suivi sur un plan de la ville. En revanche, le deuxième texte construit une image particulière de la rue décrite qui n'est d'ailleurs pas nommée. Il ne s'agit plus d'une simple description mais de la vision du personnage.

Il semble alors que la ville décrite par *La main morte* ne soit pas seulement une image fictive de Rouen. La ville est reconstituée et acquiert une autonomie propre. Philippe Huet, comme il l'avoue volontiers lui-même, a reconstruit une ville fictive, largement inspirée de Rouen, à laquelle se mêlent quelques éléments du Havre ainsi que plusieurs rues fictives. Il

n'est plus besoin de connaître la ville pour pouvoir lire ce roman. Le lecteur local pourra s'amuser à retrouver son environnement, mais cette lecture est secondaire.

Le travail d'écriture portant sur la description serait donc plus important dans les romans provinciaux, tandis que les polars régionalistes feraient de rapides évocations, appuyées sur la mention précise des lieux traversés. De la même façon, le polar touristique propose un panorama du lieu, une promenade qu'il est fréquemment possible de suivre sur un plan. Dans ces deux derniers cas, le décor préexistant est exploité pour ce qu'il est et mentionné avec précision pour guider le lecteur. Les romans provinciaux, au contraire, reconstruisent un nouvel environnement, pouvant vivre de manière autonome et qui n'est parfois pas nommé.

Bien entendu, ces exemples sont emblématiques des types auxquels nous les avons associés. D'autres romans, comme *Le Fond de l'âme effraie* de Guy Langlois, édité par un éditeur national, traitent la ville sur un mode intermédiaire, conjuguant une topographie précise et des descriptions des lieux évoqués.

2. Rouen à la sauce au sang

Afin d'observer les choix des auteurs, nous avons réuni un corpus de romans policiers se déroulant en partie ou en totalité à Rouen. Ce corpus n'est pas fermé et la vivacité de l'actualité du *polar régionaliste* ajoute régulièrement de nouveaux titres à ce petit groupe. Pour cette étude, nous considérerons 9 romans, édités avant l'année 2005. Parmi eux, les cinq premiers figurant dans le tableau ci-après peuvent être considérés comme des romans provinciaux car ils sont édités à un niveau national, ils situent leur intrigue à Rouen et décrivent une société corrompue comme l'évoquait Claude Mesplède dans son *Dictionnaire*. Le sixième roman, *Berceuse de Chihuahua*, est édité par les éditions Baleine et est vendu avec un bandeau publicitaire signalant qu'il se déroule à Rouen. Nous le classons parmi les *polars touristiques*, notamment parce qu'il propose une promenade dans la ville sur le thème de l'artiste Marcel Duchamp, qui a passé son enfance à Rouen. Enfin, les trois derniers romans sont des *polars régionalistes*, édités à Condé-Sur-Noireau, en Basse Normandie.

	<i>La main morte</i> Philippe HUET	<i>Le fond de l'âme effraie</i> Guy LANGLOIS	<i>Le bruit du fleuve</i> Joseph PÉRIGOT	<i>Les pourritures célestes</i> ALBEDO	<i>Nous avons brûlé une sainte,</i> Jean-Bernard POUY	<i>Berceuse de Chihuahua</i> Hopman GEKKO	<i>Calmar au sang</i> Max OBIONE	<i>Mon cadavre s'envoie en</i> Rouen, Jean CALBRIX	<i>Rouen... Canards au sang</i> Martin GOUESSE
Vue du panorama		X				X		X	
Cathédrale et flèche		XX	X			X	X		X
Autres églises		XXX					X		
Place du Vieux Marché	X	XX		X	X		X		X
Place Jeanne d'Arc			X			X			
Port, quai, fleuve	X	XX	X	X	X		X	X	X
Palais de justice			X				X		X
Rues historiques et maisons à pan de bois	X	X		X		X	X	X	
Théâtre des arts								X	X
Gare			X	X		X		X	
Gros-Horloge		XX	XX			X			X
Zone industrielle rive gauche		X	X		X		X	X	X

Ce tableau montre une certaine disparité dans les choix des auteurs, ce qui correspond sans doute aux différents objectifs qu'ils poursuivent. En effet, la description urbaine du roman policier noir évoque un monde concret, non maîtrisable, où évolue un personnage principal vulnérable. Plusieurs possibilités s'offrent alors pour faire partager ce sentiment au lecteur.

La première, et l'une des plus fréquentes, consiste à agir sur les sens plutôt que sur la raison. Les images fortes, les sentiments intenses, seront préférées aux longues descriptions afin de provoquer des émotions. Pour Jean-Noël Blanc (1991) « il semble que, pour le polar [...], la réalité urbaine paraisse si insensée et si terrible qu'on ne puisse la fouiller que du point de vue de l'émotion. [...] le polar cherche à pénétrer le secret de l'univers urbain en mettant en jeu sa propre anxiété devant cette réalité effrayante. Parce que, fondamentalement, la ville lui apparaît comme un monde incompréhensible » (Blanc 1991 : 46). Les images produites par le polar sont alors destinées à transmettre une certaine vérité de la ville en touchant à la sensibilité du lecteur.

Dans ce but, les gros plans, les débris de paysage et les descriptions partielles seront préférées aux vues d'ensemble, qui donneraient aux personnages – et au lecteur – les moyens de lire la ville. Or cela ne leur est pas permis. Ils sont au contraire enfermés, seuls dans un paysage tourmenté et non appréhendable dans sa totalité. Les quelques descriptions du

panorama de Rouen présentes dans les romans que nous avons pu observer sont ainsi réservées à la conclusion, lorsque la situation est apaisée et que le calme est revenu. Ils permettent à ce moment de lire la ville et d'y retrouver ses repères, ce qui n'aurait pas été possible plus tôt dans le roman.

Dans le tableau présenté plus haut, les lieux rouennais choisis par les auteurs de roman policier sont d'ordre assez varié. Ils se concentrent le plus souvent sur la rive droite de la ville, historiquement occupée par la bourgeoisie rouennaise, tandis que la rive gauche regroupe les industries et les quartiers ouvriers.

La localisation des romans qui nous intéressent est logique si l'on considère que l'objectif des auteurs est de pointer du doigt le fonctionnement du milieu bourgeois. Elle l'est aussi du point de vue des monuments évoqués, puisque la plupart des monuments historiques emblématiques de la ville se trouvent de ce côté. Si l'auteur veut les utiliser, il doit alors se placer sur cette rive.

La zone industrielle de la rive gauche est également utilisée, dans la mesure où elle correspond aux thématiques plus habituelles du roman policier. En effet, dans la typologie établie par Jean-Noël Blanc dans *Polarville* on constate que les lieux épars choisis par les auteurs de notre corpus sont plutôt conformes à ce qui a cours habituellement dans le *polar* : « le polar ne fait pas le portrait d'une ville totale. Il exploite un lexique de lieux urbains isolés et séparés : rues, ruelles, impasses, hôtel, nuit... » (Blanc 1991 : 61). Effectivement les lieux relevés dans notre tableau sont dispersés dans le centre de la ville et se présentent isolés les uns des autres. Les rues qui les lient ne sont pas évoquées, les personnages semblent tomber dans ces lieux en arrivant de nulle part.

En revanche, la place du Vieux-Marché est fréquemment utilisée, parce qu'elle permet de mettre en valeur la solitude du personnage principal, face à la foule qui l'entoure. Le lieu n'est par conséquent pas le seul élément qui constitue le décor. Son traitement joue aussi un rôle primordial.

C'est ce que confirme Jean-Noël Blanc, lorsqu'il développe une typologie non fermée de lieux omniprésents dans le *polar* en leur adjoignant régulièrement un qualificatif qui leur confère leur qualité policière. Il y a la rue déserte, le quartier sinistre, le terrain vague, la maison délabrée, l'hôtel miteux, l'usine vide et l'entrepôt, les espaces désolés, le fleuve, auxquels s'ajoutent la nuit et la pluie pour créer une vision sombre de la ville.

Certains de ces lieux ne sont évidemment pas présents dans le centre de Rouen. L'exploitation des quartiers industriels de la rive gauche fournit alors des espaces conformes

aux contraintes du genre, comme les entrepôts ou les usines vides. Au contraire, la rive droite de Rouen possède un centre historique idéal pour évoquer des rues désertes. Dans ce quartier se mêlent les maisons moyenâgeuses et les murs aveugles, autour de ruelles étroites pavées. L'ancienneté des maisons, leur structure en encorbellement et le peu d'espace qu'elles laissent entre elles empêchent parfois la lumière du soleil de pénétrer jusque dans les rez-de-chaussée. Il ne reste plus qu'à décrire plusieurs de ces rues sous la pluie et quelques une de ces maisons comme des ruines pour obtenir une vision sinistre du quartier où elles se situent. De plus, ce quartier est fréquemment utilisé par la municipalité pour ses campagnes de promotion de la ville. En ce sens, il peut répondre aux deux fonctions évoquées ici et être à la fois emblème et élément type du polar.

En revanche, les motifs du terrain vague et des espaces désolés sont moins fréquents. La ville est circonscrite par les collines au nord et par le développement de l'agglomération au sud. Elle se prête plus facilement à une image surchargée qu'à son contraire et l'oppression est le sentiment le plus fréquent qui se déploie dans ses murs fictionnels.

Parmi les lieux les plus cités dans les polars, nous observons également quelques monuments récurrents qui ne correspondent pas à cette typologie, comme le Gros-Horloge ou la cathédrale et sa flèche. Ce ne sont pas des lieux sinistres, mais ils constituent des emblèmes de la ville, et semblent incontournables, y compris pour les auteurs de romans policiers.

A l'inverse, le fleuve, utilisé fréquemment lui aussi, correspond à un des thèmes forts du polar. Il peut jouer un rôle dans l'intrigue, mais représente pour Rouen un axe structurant qui a présidé à son développement. Il est donc logique qu'il occupe une place de choix, bien que le port ne soit plus au centre de l'activité urbaine.

Ces deux éléments, la cathédrale et le fleuve, créent deux lignes fortes lorsqu'ils sont présents ensemble, l'une verticale, représentée par la flèche de la cathédrale, et l'autre horizontale, constituée par le fleuve. Ils structurent le panorama et permettent de le lire, ce que beaucoup de peintres ont également représenté.

On retrouve aussi plusieurs fois la place du Vieux marché et son église Jeanne d'Arc, dénotant un intérêt certain pour ce qui fait problème dans une ville. En effet, cette place a été l'objet d'une querelle qui dure encore à propos de son monument central. Restructurée après la seconde guerre mondiale, elle présente une église moderne au milieu d'une ville où les églises gothiques sont légions, comme le montre Guy Langlois qui évoque de nombreuses églises anciennes, comme pour accentuer l'incongruité de cette église contemporaine.

Il n'a pas été facile pour les Rouennais d'accepter cette construction, comme en témoigne Guy Langlois ou Max Obione :

« Objet de discordes, de contestations et d'enthousiasme, l'endroit avait été aux Rouennais un peu ce que le trou des Halles fut aux Parisiens. Après moults débats, on avait vu s'élever au milieu des maisons moyenâgeuses et à deux pas des vestiges de l'église Saint-Sauveur, paroisse qui avait eu pour trésorier Pierre Corneille, un ensemble architectural avant-gardiste regroupant sous un même gigantesque toit d'ardoise une église, un marché et un monument national à la mémoire de Jeanne d'arc. » (Langlois 2000 : 181).

« Une place massacrée par une espèce de tricératops architectural surdimensionné » (Obione 2004 : 82).

La date de publication récente de ces romans prouve d'ailleurs que cette église n'est toujours pas acceptée par une partie de la population.

À l'inverse, le théâtre des arts n'est mentionné que deux fois, dans des *polars touristiques* qui ne prennent pas le temps de le décrire mais l'utilisent pour situer leur action. Il occupe effectivement une position stratégique sur les quais de la rive droite, à l'angle d'une des rues principales, perpendiculaire à la Seine.

Signalons enfin la présence régulière de la pluie dans les romans de notre corpus, accompagnée parfois par la brume. Associer la pluie à la ville de Rouen est d'autant plus facile que cette ville est parfois qualifiée de « pot de chambre de la Normandie » et est réputée pour son ciel gris. Philippe Huet écrit par exemple :

« La ville avait la réputation d'être née sous un ciel d'arrosoir. C'était plus ou moins injuste. Mais le syndicat d'initiative, outré de cette triste renommée, avait beau présenter des bilans annuels d'humidité plus que modérés, il ne pouvait rien contre la durée. Ici, c'est la durée qui tuait. On s'installait pour la pluie comme pour une saison. Ça n'avait plus rien à voir avec les quelques averses et bourrasques de l'après été. On disait qu'« on entrait dans la pluie ». Le ciel se refermait sur le sol comme un rideau sur une scène de théâtre. Il flottait à huis clos. » (Huet 1994 : 110).

Rouen peut donc être vue comme une ville où l'action noire d'un polar peut se déployer sans problème. Ses rues anciennes, étroites, s'offrent à l'auteur, comme sa zone industrielle, pour lui permettre de jouer avec les lieux et de choisir le cadre qui lui conviendra le mieux. La variété des quartiers de cette ville et son activité industrielle et portuaire éloignée du centre offrent la latitude nécessaire pour varier les décors et perdre le lecteur.

Les romans provinciaux et les polars régionalistes partagent la plupart des lieux, exception faite du théâtre des arts. Deux types se mêlent pour construire un décor de roman noir : les lieux emblématiques, immédiatement parlant et désignés précisément, et les lieux typologiques, dont l'image sombre entre en relation avec l'appartenance générique du roman.

Le polar touristique, quant à lui, privilégierait les lieux emblématiques, comme le montre l'absence du fleuve dans ses pages.

3. Littérature noire, littérature blanche

Nous avons abordé la ville de Rouen, jusqu'ici, sous le regard noir du roman policier. La littérature classique – parfois dénommée « blanche » en souvenir de l'opposition entre la série blanche et la série noire des éditions Gallimard – est traditionnellement opposée à ce genre dans les discours institutionnels pour de multiples raisons. Plusieurs de ses auteurs ont cependant eux aussi choisi Rouen pour cadre de leurs romans.

Il est évident que le traitement de la description sera de nature différente dans chacun de ces deux genres. Lorsqu'il s'agit de littérature dite « classique », l'appartenance générique autorise les auteurs à développer des descriptions qui peuvent être interprétées comme des digressions littéraires mais qui ont souvent une fonction proléptique ou symbolique. Un auteur de romans policiers, au contraire, s'en tiendra à de courtes évocations, conformément aux contraintes du genre pour lequel il écrit. En revanche, les lieux décrits peuvent être identiques, de même que le symbolisme de ceux-ci.

Prenons pour premier exemple la description du panorama de Rouen. Elle constitue un véritable morceau de bravoure dans deux romans importants du XIXe siècle : *Madame Bovary* de Gustave Flaubert et *Bel-Ami* de Guy de Maupassant. Chacun choisit un angle de vue différent pour proposer une vue de la ville guidée par les mouvements du fleuve. La flèche de la cathédrale se détache ensuite, engageant un dialogue avec les cheminées des usines des faubourgs de la rive gauche.

Les deux axes forts de l'image de Rouen semblent être constants d'un genre à l'autre, comme deux marques indissociables de l'évocation de cette ville. Les usines de la rive gauche paraissent elles aussi incontournables, fascinantes à cette époque par leur modernité et par leur structure, si proche de celle des clochers de la rive droite.

De plus, la flèche de la cathédrale est à cette époque une construction récente qui fait débat, comme l'église Ste Jeanne d'Arc de la place du Vieux-Marché aujourd'hui. Chez Gustave Flaubert, elle est ainsi décrite : « cette espèce de tuyau tronqué, de cage oblongue, de cheminée à jour, qui se hasarde si grotesquement sur la cathédrale comme la tentative extravagante de quelque chaudronnier fantaisiste » (Flaubert 2001 : 326). Guy de Maupassant fait pareillement sa critique de la flèche : « la flèche aiguë de la cathédrale, surprenante aiguille de bronze, laide, étrange et démesurée, la plus haute qui soit au monde » (Maupassant

1973 : 245). Les auteurs, à travers les genres et les siècles, se font les témoins des querelles de leur temps, n'hésitant pas à exprimer leur avis.

En revanche, le Gros-Horloge n'est que rarement mentionné par les auteurs classiques du XIXe siècle, auxquels nous pouvons ajouter Stendhal et son dernier roman *Lamiel* dont une partie se déroule à Rouen.

Au XXe siècle, Rouen n'a pas été oubliée et un intérêt grandissant se manifeste pour les rues historiques qui plaisent également aux auteurs de romans policiers. Réhabilitées depuis plusieurs années, elles retrouvent un cachet et un attrait qu'elles n'avaient pas autrefois. Philippe Delerm consacre un ouvrage entier à la description de ces quartiers de la ville massés autour de la cathédrale, les évoquant par couleurs, à la manière des tableaux impressionnistes de Claude Monet. L'effet recherché chez le lecteur est ici exactement l'inverse de celui envisagé pour le roman policier, mais les procédés sont les mêmes. La description n'est pas détaillée, elle procède par touches et par évocations d'une lumière, d'une impression ou par association d'idée. Voici par exemple le début de la description d'un quartier : « le quartier Saint-Maclou, quand le brouillard descend comme une écharpe d'Angleterre avec la fin du jour, c'est le fond de la mer » (Delerm 1987 : 45). Quant au panorama tant prisé de ses prédécesseurs, Philippe Delerm concède que la vue est intéressante mais il affirme aussi que « par son ampleur, sa netteté, ce plan très général est un mensonge sur la ville, un contresens » (Delerm 1987 : 91). Il vaut alors mieux pour lui redescendre en ville, comme le fait le polar, car « c'est en se noyant dans la ville qu'on en voit se dessiner les plus fidèles perspectives » (Delerm 1987 : 92). Étonnant rapprochement que celui qui se dessine entre cet auteur du quotidien, aux textes lumineux et souvent poétiques, et un genre noir qui préfère voir la ville sous son plus mauvais jour. Dans un genre comme dans l'autre, se perdre dans la ville et accéder à ses lieux les plus reculés permet de dévoiler son fonctionnement.

Nous citerons enfin deux auteurs qui expriment au contraire leur inimitié pour la ville de Rouen dans leurs écrits, ou plus précisément pour les habitants de cette ville. Il s'agit de Simone de Beauvoir et de Michel Houellebecq. La première, qui avoue par ailleurs son goût pour les romans populaires et policiers, fait une description de la société rouennaise qui n'a rien à envier à celle des romans provinciaux ou des polars régionalistes. Elle dénonce la « morosité rouennaise » (Beauvoir 1960 : 182), « ses rues bien-pensantes » (Beauvoir 1960 : 200) et son « ciel mouillé » (*Ibidem*), tandis que Michel Houellebecq, dans un épisode de délire, affirme franchement son antipathie pour les Rouennais :

« Cette ville et ses habitants m’avaient été d’emblée antipathiques. Non seulement je ne souhaitais pas mourir, mais je ne souhaitais surtout pas mourir à Rouen. Mourir à Rouen, au milieu des Rouennais, m’était même tout spécialement odieux. C’aurait été, me disais-je dans un état de délire léger probablement engendré par la souffrance, leur faire bien trop d’honneur, à ces imbéciles de Rouennais. » (Houellebecq 1994 : 74).

Il choisit de décrire uniquement la place du Vieux-Marché, la présentant comme un endroit stratégique du centre ville et de la circulation des passants. Pour lui, à Rouen « tout est foutu. Tout est sale, crasseux, mal entretenu, gâché par la présence permanente des voitures, le bruit, la pollution » (Houellebecq 1994 : 69). Voilà un portrait qui siérait au polar.

Du XIX^e au XX^e siècle, le panorama de la ville apparaît donc comme un motif incontournable, qu’il s’agisse de littérature classique ou de roman policier. Le fleuve et la flèche de la cathédrale structurent ensuite cette image qui peut s’étendre aux zones industrielles d’hier ou d’aujourd’hui. De même, les lieux qui suscitent un débat ou une contestation comme la flèche de la cathédrale autrefois où la place du Vieux-Marché aujourd’hui, sont présents dans les romans classiques et policiers, comme des témoins de l’intérêt de la population à un moment donné.

Enfin, il faut dire un mot des sentiments qu’expriment de nombreux auteurs à propos de Rouen, mais surtout à propos de ses habitants. Que dire en effet des petites phrases désagréables de Simone de Beauvoir, qui s’apparentent aux descriptions de certains *polars* montrant une société corrompue et étriquée de notables enfermés dans leurs principes. Cette ville n’est heureusement pas la seule à avoir été décrite de la sorte, ce qui laisse à penser qu’elle partage cette atmosphère avec d’autres cités. Elle doit cependant présenter certaines caractéristiques qui autorisent les écrivains à l’interpréter ainsi, comme le montre la permanence de ce thème d’un genre à l’autre. L’avantage est alors pour le roman policier qui présente en fin de roman une situation apaisée où les choses reprennent leur place. Dans le roman classique, au contraire, la situation est inchangée. Rouen est le lieu de l’adultère pour Emma Bovary, comme pour Lamiel, héroïne du roman éponyme de Stendhal et cette vision de la ville en tant que lieu de débauche persiste après avoir refermé le roman. Le soleil ne revient pas avec les dernières pages, comme cela est le cas pour le roman policier.

4. Et le lecteur...

Wolfgang Iser affirme que « seul le lecteur peut réaliser les potentialités [du texte] et les actualiser. [...] le texte trouve son destin dans la constitution du sens par la lecture » (Iser

1985 : 197). En effet, un texte non lu n'existe que pour son auteur, sa publication le fait entrer dans la sphère littéraire, puis sa réception, sa lecture, l'actualise et le fait vivre, à un degré différent de l'édition de ce même texte qui le constitue en tant qu'œuvre écrite. Il est possible d'ajouter qu'une certaine forme de communication va pouvoir s'engager entre le texte et le lecteur, produisant un texte différent pour chaque lecture, en fonction des conditions extérieures, du lecteur et de nombreux autres facteurs. Le texte perçu variera en fonction de ces lectures et le lecteur sera lui aussi touché par les mots.

Nous avons évoqué plus haut l'expressionnisme des descriptions de Rouen qui constituent notre corpus. Ses effets concourent en partie à cet échange et au processus de la communication littéraire car le lecteur est censé être impressionné par la vision de la ville qui lui est offerte.

Quel sont alors ces effets et surtout que pensent les lecteurs de ces descriptions de Rouen, pas toujours flatteuses, surtout lorsqu'ils sont eux-mêmes Rouennais ?

On imagine que certains lecteurs, parfaits connaisseurs de leur lieu de vie, puissent être désappointés face à l'image de leur ville produite par le roman policier. Et pourtant, il n'en est rien, précisément parce que les romanciers (particulièrement ceux de romans policiers) évoquent la ville par touches, par lieux précis et non à l'aide d'une description minutieuse comme celle des récits de voyage, par exemple. Nous reprendrons ce que disait Bernard Lamizet en 2004 à propos de la perception des lieux de ville : « Ce qui permet de comprendre les lieux de ville, c'est ce que l'on peut appeler leur géopolitique, qui articule trois instances en les rendant significatives l'une pour l'autre. La première est ce que l'on peut appeler le réel des usages qui investissent ces lieux dans les pratiques sociales qui constituent l'habiter urbain ; la deuxième est le symbolique, c'est-à-dire les représentations dont les lieux urbains font l'objet dans l'activité de communication qui se déploie dans l'espace public de la ville ; enfin, il s'agit de l'imaginaire, c'est-à-dire des utopies et des rêves de ville dont nous sommes porteurs. » (Lamizet 2004 : 118).

Le lecteur va faire jouer ces trois instances à des degrés divers pour construire sa propre image de ville. Le dialogue qui peut s'instaurer ensuite entre ce lecteur-habitant et le texte peut influencer sur cela et complexifier cette image. La lecture d'un roman est effectivement rarement neutre, et il est tout aussi rare qu'un livre que l'on a terminé ne laisse aucune trace. Il est donc fort possible que cette lecture suscite des images variées qui entreront en résonance avec les représentations que le lecteur possède déjà. De plus, le roman policier, comme tout

roman, est d'abord un texte, destiné à être lu. Par conséquent, il va entrer dans le processus de communication au niveau de l'instance symbolique évoquée par Bernard Lamizet et transmettre la vision d'un auteur aux lecteurs.

Prenons pour exemple le roman de Philippe HUET, *La main morte*, dont voici deux extraits :

« Il se mit à pleuvoir. Jour et nuit. Sans répit. La ville avait la réputation d'être née sous un ciel d'arrosoir. C'était plus ou moins injuste. [...] Ici, c'est la durée qui tuait. On s'installait pour la pluie comme pour une saison. Ça n'avait plus rien à voir avec les quelques averses et bourrasques de l'après été. On disait qu' « on entraînait dans la pluie ». Le ciel se refermait sur le sol comme un rideau sur une scène de théâtre. Il flottait à huis clos. [...] C'étaient des jours de ciel immobile. De la ville aux fenêtres fermées, montaient alors des odeurs douces et grasses, des odeurs de torchon mouillé. Des heures et des heures d'une pluie lourde, méticuleuse donnaient aux rues et aux façades une espèce de patine luisante. » (Huet 1994 : 110).

« Essoufflé, le journaliste s'arrêta quelques secondes sous un porche. Il habitait en face, de l'autre côté de l'avenue. Dans une petite rue sombre, pavée comme au siècle dernier. Il leva la tête pour apercevoir la façade fantomatique d'une demeure trois fois centenaire en pleine rénovation. La ville engloutissait des fortunes pour recurer son histoire. Et c'était plutôt bien. La vieille baraque choisie était alors complètement désossée, des moignons de charpente pendaient comme des membres taillés à vif. Sous d'immenses bâches protectrices, on rebâtissait un squelette tout neuf.» (Huet 1994 : 124).

Deux expériences ont été menées à partir de ces textes. Ils ont d'abord été lus lors de lectures publiques itinérantes qui reprenaient, dans les lieux décrits, les textes d'auteurs variés les ayant décrits. Nous les avons ensuite soumis sans indication particulière à différents lecteurs, puis nous leur avons demandé d'émettre des hypothèses concernant la ville dont il était question.

Lors de la première expérience, de nombreux rouennais ont exprimé leur plaisir à « entendre » leur ville sous un autre jour. Ils n'étaient pas particulièrement déstabilisés, mais plutôt surpris de ce regard particulier des textes policiers. En outre, ils ont clairement affirmé que cette vision leur était désormais connue comme une vue possible, mais qu'ils ne la partageaient pas vraiment et qu'ils ne se l'approprieraient probablement pas. Il est en effet difficile d'envisager qu'une personne choisisse une vision macabre des lieux dans lesquels elle vit.

La deuxième expérience a montré que le lecteur a souvent tendance à essayer d'identifier l'espace fictif du roman. Dans une première phase de lecture, aucune question n'était posée. Pourtant, les lecteurs ont émis d'eux-mêmes des hypothèses. Or, dans ce roman, aucune mention exacte n'est faite de la ville dont il est question et jamais le mot « Rouen » n'apparaît. Les lecteurs rouennais auxquels nous avons soumis ce texte ont quasiment tous reconnu leur ville dans ces descriptions. Dans le cas de lecteurs français mais non rouennais, les réponses sont restées assez peu variées et Rouen a été citée par plus de la moitié des lecteurs, accompagnée par Rennes et Strasbourg, dans une moindre mesure. Ce sont les

emblèmes qu'utilise l'auteur qui semblent avoir orienté les réponses. Rouen est associée à la pluie par ses habitants, ou les gens de la région, tandis que les lecteurs non rouennais songent plutôt à la Bretagne lorsqu'on évoque le mauvais temps. Les maisons à colombages (ou à pans de bois) sont l'autre indice qui, seul, est difficilement un critère de discrimination mais qui le devient, cumulé à une autre information.

On peut en conclure que le lecteur ne s'approprie pas d'emblée la vision d'un auteur. Il en prend connaissance, mais ne la garde en mémoire que si elle correspond à sa propre perception de la ville. Cela pourrait être vrai également à propos de textes dont la ville est imaginaire, car l'auteur propose alors une vision qui peut s'appliquer à de nombreux lieux. En ce qui concerne la deuxième expérience, la propension des lecteurs à identifier les lieux décrits est assez notable. Cela pourrait être l'héritage des romans à clefs d'autrefois, mais il s'agit sans doute plutôt du besoin que l'on peut ressentir de rapprocher l'inconnu, l'inédit, de ce qui est déjà connu.

Conclusion

Grâce à la vivacité de l'édition locale normande, notre corpus s'enrichit régulièrement de nouveaux titres, s'inscrivant dans des lieux de plus en plus variés de la ville. L'image de Rouen dans les polars pourra donc évoluer à l'avenir et devenir plus riche en explorant de nouveaux quartiers. De plus, la politique de la ville encourage à réhabiliter les quartiers périphériques comme les quais de la Seine et les anciens entrepôts. L'évocation de ces rues avant travaux peut permettre de conserver une trace de ce qu'ils étaient, le polar acquérant alors un rôle testimonial traditionnellement réservé au roman naturaliste.

En ce qui concerne les romans de notre corpus, il semble que cette ville corresponde assez bien au prototype de la ville noire que décrit Jean-Noël Blanc (1991) dans sa typologie. L'intrigue policière sombre du polar s'y déploie sans obstacle, trouvant chaque fois les lieux propices au crime ou à l'abus de pouvoir des personnages présentés. Les auteurs mettent ainsi en avant une image des habitants négative, mais partagée par de nombreux auteurs, tous genres confondus.

La conformité avec cette typologie n'empêche pas une certaine créativité et d'autres lieux sont exploités, propres à la ville de Rouen. Leur présence ancre les romans dans un décor non interchangeable et bien identifié. Ces emblèmes, comme le Gros-Horloge, confèrent également à la ville fictive une certaine autonomie, par le biais de l'utilisation de lieux

singuliers sous un jour particulier. Rouen devient un lieu unique, indispensable et repérable grâce à ses monuments originaux.

Emblématiques ou typologiques, ces lieux ont tous la même fonction. Ils se mêlent pour perdre le lecteur et l'impressionner, pour lui transmettre la vision d'une ville habitée par le mal et le crime où le soleil ne reparait qu'une fois la situation apaisée.

La littérature blanche n'est pas en reste car elle a inauguré cette image de la malignité de l'urbain, lieu de luxure et de perversion. Fort heureusement, le lecteur garde ses distances et s'il est effectivement impressionné par ces textes, qu'ils soient policiers ou classiques, il ne se laisse que moyennement influencé. Lui sait que le beau temps reviendra quoi qu'il arrive !

Bibliographie :

BLANC Jean-Noël, *Polarville, images de la ville dans le roman policier*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, École d'Architecture de Lyon, 1991.

ISER Wolfgang, *L'acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Liège, Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1985.

LAMIZET Bernard, « Qu'est-ce qu'un lieu de ville ? », in *Lieux de ville et territoires. Perspectives en sociolinguistique urbaine*, vol. 2, Paris, L'Harmattan, coll. « Marges Linguistiques », 2004.

MESPLÈDE Claude, *Dictionnaire des littératures policières*, Nantes, éd. Joseph K., 2003.

SIBOUT Cécile Anne, « Le polar normand aujourd'hui », in *Études Normandes*, n° 1/2006, Rouen, Association d'Études Normandes, 2006, pp. 95-96.

TULARD Jean, *Dictionnaire du roman policier*, Paris, Fayard, 2005.

Bibliographie des romans policiers cités :

ALBEDO, *Les Pourritures célestes*, Paris, éd. Baleine, coll. Le Poulpe, 1998.

CALBRIX Jean, *Mon cadavre s'enroue en Rouen*, Condé-Sur-Noireau, éd. Charles Corlet, 2002.

GEKKO Hopman, *Berceuse de Chihuahua*, Paris, éd. Baleine, coll. Pierre de Gondol, 2002.

GOUESSE Martin, *Rouen... canards au sang!*, Condé-Sur-Noireau, éd. Charles Corlet, 2001.

HUET Philippe, *La Main morte*, Paris, Le livre de poche, 1994.

LANGLOIS Guy, *Le fond de l'âme effraie*, Paris, Fayard, coll. Poches, 2000.

OBIONE Max, *Calmar au sang*, Bihorel, éd. Krakoen, 2004.

PERIGOT Joseph, *Le bruit du fleuve*, Paris, Calmann Lévy, 1991.

POUY Jean-Bernard, *Nous avons brûlé une Sainte*, Paris, Gallimard, coll. Folio policier, 1984.

SALVAING François, *Rouge gorge, rue du Faubourg-Du-Temple*, Paris, Autrement, coll. Noir Urbain, 2005.

Bibliographie des romans cités :

BEAUVOIR Simone de, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1960.

DELERM Philippe, *Rouen*, Seyssel, éd. Champ Vallon, coll. Des Villes, 1987.

FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2001 [1857].

HOUELLEBECQ Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, coll. Nouvelle génération, 1994.

MAUPASSANT Guy de, *Bel-Ami*, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 1973 [1885].



Place du Vieux-Marché : le marché
et l'église



